

—Ah ! cette fois, ils sont trop.

Aussitôt le duc de Raguse fit connaître sa situation à Joseph, à qui Napoléon avait confié le commandement en chef de l'armée parisienne. Celui-ci expédia sur-le-champ le billet suivant :

« Si M. le maréchal duc de Raguse et M. le maréchal duc de Trévise ne peuvent plus tenir, ils sont autorisés à entrer en pourparlers avec le prince de Schwartzemberg et l'empereur de Russie, qui sont devant eux. Ils se retireront sur la Loire avec leurs troupes.

« JOSEPH BONAPARTE.

« Montmartre, le 30 mars 1814, à midi et demi. »

Le frère de l'empereur, ayant vu les flots de l'ennemi s'avancer jusqu'au pied de Montmartre, avait reconnu qu'on ne pouvait différer davantage de capituler. A midi et demi donc, c'est-à-dire immédiatement après avoir adressé à Marmont cette autorisation, il s'était dirigé sur le bois de Boulogne, en suivant l'avenue appelée *Chemin de la Révolte*, pour gagner la route de Versailles et rejoindre l'impératrice à Rambouillet. A peine ce prince était-il parvenu à l'extrémité du bois de Boulogne que le général Dejean arrivait à Paris. Il se dirige sur Montmartre, que Joseph vient d'abandonner, s'informe, court sur ses traces, le rejoint bientôt, et lui remet la lettre de l'empereur en même temps qu'il lui rend compte de sa mission. Cette lettre était ainsi conçue :

« Au roi Joseph,

« Conformément aux instructions verbales que je vous ai données avant mon départ, et à l'esprit de toutes mes lettres, dans lesquelles je vous ai dit que, quoiqu'il arrive, vous ne deviez pas permettre que l'impératrice et le roi de Rome tombassent entre les mains des coalisés, je vous préviens que j'ai manœuvré de façon à ce que demain je sois à Paris avec ma garde. D'ici là, tenez ferme. Mettez à l'abri le trésor et les munitions. Ne quittez pas mon fils. Rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine, plutôt qu'au pouvoir des ennemis de la France : le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire.

« Votre affectionné frère,

« NAPOLEON. »

L'ex-roi d'Espagne et de Naples lut cette lettre sans que son visage trahît la moindre émotion ; puis il dit froidement au général Dejean en continuant sa marche :

—Il est trop tard : j'ai donné des ordres à Marmont pour traiter avec l'ennemi.

Mais le général Dejean est un de ces militaires pour qui l'honneur est plus que la vie. Il ne peut comprendre la retraite de Joseph ; son âme généreuse s'indigne de tant de faiblesse.

—Oui, sire, répondit-il avec une respectueuse dignité, je rapporterai fidèlement à l'empereur les paroles de Votre Majesté ; mais il ne voudra pas ajouter foi à ce que j'ai vu.

Et, saluant le prince, il pique des deux, traverse Paris, arrive au camp du duc de Trévise vers les trois heures et demie, et raconte à ce maréchal ce qui se passe. Celui-ci écrit aussitôt à M. de Schwartzemberg :

« Prince, des négociations viennent d'être entamées. Épargnons l'effusion du sang. Je me crois suffisamment autorisé à vous proposer une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pendant laquelle nous pourrions traiter, enfin d'épargner à la ville de Paris, où nous sommes résolus de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité, les horreurs d'un siège. »

Le capitaine Lacourt, aide de camp du maréchal, est chargé de porter cette dépêche au quartier général autrichien. Sur ces entrefaites, Marmont s'était mis en communication avec l'ennemi. Ses parlementaires, d'abord accueillis à coups de fusil sur la route de Belleville, avaient été mieux reçus du côté de la Villette. Admis enfin en présence des chefs de

l'armée coalisée, ils avaient annoncé que les deux maréchaux commandant les forces françaises étaient autorisés à traiter ; ils avaient demandé une suspension d'armes, et elle leur avait été accordée. Mais aussi, pendant le temps qui s'était écoulé en pourparlers, l'ennemi s'était emparé des hauteurs du Père Lachaise ; au centre, il avait pénétré dans Belleville et Ménilmontant ; il s'était établi ensuite sur la butte Saint-Chaumont, qui domine tout Paris ; Blücher était maître de la barrière Saint-Denis ; enfin, Montmartre venait d'être occupé.

Tandis que le sang coulait sous les murs de Paris, le boulevard des Italiens n'avait pas cessé d'être couvert d'une foule de promeneurs qui paraissaient ignorer ce qui se passait si près d'eux, lorsque tout à coup, sur les quatre heures, un cri général de *sauve qui peut !* se fait entendre depuis la *porte Saint-Martin* jusqu'à la *rue de la Paix*. On s'enfuit, on se jette les uns sur les autres, comme au temps plus récent de nos émeutes populaires ; les flots des fuyards épouvantés s'étendent jusque par-delà le Palais-Royal.

On a cherché longtemps la cause de cette panique, sans qu'on ait jamais pu la découvrir. Suivant les uns, deux Cosaques, qui s'étaient précipités dans Paris par la barrière Saint-Martin, et qui avaient galopé jusqu'au boulevard, où ils avaient été tués, avaient occasionné ce désordre ; suivant les autres, il était dû à un lancier polonais, qui, ayant bu de façon à justifier complètement le proverbe, avait descendu le faubourg Montmartre au triple galop en criant à tue-tête : Vive l'empereur ! voici les Cosaques !

Le soir, les ducs de Trévise et de Raguse se réunirent à la barrière de la Villette. Ils entrèrent dans un mauvais cabaret tenu par un nommé Tournon, où ils avaient été devancés par MM. de Nesselrode et le comte Orloff. Là furent rédigés les principaux articles de la capitulation de Paris, qui fut signée par ces deux représentants des empereurs d'Autriche et de Russie, et par les colonels Fabvier et Saint-Denis, le premier appartenant au corps de l'état-major général, le second, premier aide de camp de Marmont ; et, quelques jours après, tout le monde put voir, sur la devanture du cabaret où le sort de la France avait été décidé, cette inscription écrite en grosses lettres blanches sur un fond rouge.

AU BŒUF A LA MODE.

Ici, le 30 mars 1814, d'auguste mémoire,

Par le secours de nos amis les alliés,

La divine Providence rendit à la France un père.

TOURON, MARCHAND DE VINS TRAITEUR.

Elle ne fut effacée qu'un an après, lors du retour de Napoléon au 20 mars 1815 ; mais la maison existe encore ; seulement elle a changé de maître et de destination : c'est aujourd'hui un hôpital pour les animaux malades.

Mais tandis que ces graves événements se passaient dans la capitale, que faisait Napoléon ?

Arrivé à Troyes, comme nous l'avons dit, il ne prit qu'une heure de repos et se remit en route. Selon son habitude, il n'avait mis aucun de ceux qui voyageaient si rapidement avec lui dans la confidence du lieu sur lequel il se dirigeait. A Sens, il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour avaler un bouillon. A chaque relais, il demandait, avec empressement, des nouvelles de l'impératrice et du roi de Rome, et apprenait successivement, en changeant de chevaux, que sa femme et son fils avaient quitté Paris, que l'ennemi était aux portes de la capitale et qu'on se battait. Alors il pressait lui-même les postillons et leur distribuait de l'or : les roues brûlaient le pavé. Jamais Napoléon n'avait calculé plus impatiemment les distances. Enfin, vers minuit, il n'est plus qu'à quelques lieues de Paris. En relayant à Fromenteau, non loin des fontaines de Juvisy, l'anxiété qu'il éprouve est arrivée au dernier degré.

—Avant une heure, dit-il en frappant sur le genou de Ber-